

# **Mémoires de John Tanner**

**John Tanner**



**Exporté de Wikisource le 13/01/2014**

MÉMOIRES  
DE  
JOHN TANNER

ou  
TRENTE ANNÉES DANS LES DÉSERTS  
DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

TRADUITS SUR L'ÉDITION ORIGINALE,  
PUBLIÉE A NEW YORK ;

PAR M. ERNEST DE BLOSSEVILLE,  
AUTEUR DE L'HISTOIRE DES COLONIES PÉNALES DE L'ANGLETERRE  
DANS L'AUSTRALIE.

PARIS,  
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
Libraire de la Société de Géographie,  
23, RUE HAUTEFEUILLE.

—

1835

Introduction du traducteur

Chapitre I. — Souvenirs de la première enfance de Tanner. Kentucky. — Caverne d'Elk-Horn. — Blancs attaqués par les Shawnees. — Indien scalpé par un blanc. Souvenirs d'école.

— Navigation sur l'Ohio. — Cincinnati. — Big-Miami. — Premiers travaux d'une ferme américaine. — Enfant enlevé par les Indiens. — Menaces de mort. — Marche pénible. — Combat. — Nouveau danger de mort. — Village shawneese. — Traiteurs européens. — Détroit. — Femme blanche. — Saugenong. 1.

Chap. II. — Adoption. — Manito-o-geezhik. — Kish-kau-ko. — Le faucon. — La loutre. — Les totems. — Semailles indiennes. — Chasse à l'affût. — Coup de tomahawk. — Camp de chasse. — Pêche au harpon. — Mauvais traitemens. — Expédition contre les blancs. — Scènes d'ivrognerie. — Mackinac. — Net-no-kwa, la femme chef. — Traite d'un enfant blanc. — Taw-ga-we-ninne, le chasseur. — Intérieur d'une famille d'Ottawwaws. 17.

Chap. III. — Pointe Saint-Ignace. — Pigeons. — Début d'un jeune chasseur indien. — Epidémie. — Chasse aux martes. — L'arbre croche. — Marchands français. — Scène d'ivrognerie indienne. — Portage. — L'enfant blessé. — Mort d'un père de famille. — Le meurtrier aux funérailles de la victime. — Lac Moose. — Pêche aux truites. Rats musqués. — Mort d'un enfant. 33

Chap. IV. — Famine. — Incendie dans le désert. — Raquettes à neige. — Mitasses. — Jeunes hommes égarés dans le désert. — Pe-twaw-we-ninne, le fumeur. — Hospitalité. — Caribous. — Traversée d'un lac. — Prière au Grand Esprit. — Autorité d'une femme indienne. — Le lac de la Pluie. — Le lac des Bois. — Le lac Winnipeg. — Tempête sur un lac américain. 47

Chap. V. Indiens hospitaliers. — Campement au milieu des bisons, — L'Assinneboin. — Trappes à castors. — Prières et chants nocturnes. — Apparitions. — Ours tué par un enfant. — Moose. Pe-shau-ba et ses trois jeunes hommes. 61

Chap. VI. Marche à travers les neiges. — Nattes de puk-kwi. — Le lac d'Eau claire. — Suijegwun. — Éducation d'un chasseur. — Canots de cuir. — Rapides. — Les Indiens tournebroches. — Comptoir européen et orgies indiennes. — Expédition guerrière. — Fête des premiers fruits. — Traversée périlleuse. — Commerce de pelleteries. 75

Chap. VII. — Correspondance indienne. — Chasse aux élans. — Déguisement sauvage. — Chasse aux bisons. — Récolte du sucre d'érable. — Petite fille enlevée. — Portage et rivière du marais. — Mort de Sag-git-to. — Dépôt de fourrures. 87

Chap. VIII. Indiens inhospitaliers. — Ours donné par le Grand Esprit. — Pièges à lapins. — Disette. — Le Petit Assinneboin. — Indiens égarés par une nuit d'hiver. — Pembinah. — Pelleteries volées. — Traiteurs européens. — Violences et artifices. — Premières amours d'un Indien. — Orgie sauvage. — Campement d'hiver. — Le pauvre chasseur. 101

Chap. IX. — Chants et songe prophétique d'une vieille Indienne. — Charmes. — Famine. — Marche difficile à travers les lacs, les îles et les marais. — Repas de mocassins et d'écorces d'arbres. — Français hospitaliers. 117

Chap. X. — Jambes torses, le chef. — Le petit épervier et la tortue. — Amputation indienne. — Kosh-kin-ne-kait, le manchot. — Pa-bah-me-win, le porteur. — Un chef ottawwaw. — Pêche aux dorés. — Première ivresse. — Mouettes et cormorans boucanés. — Mœurs des bisons. — Répudiation indienne. 131

Chap. XI. — Le traiteur Aneeb. — Danger d'être gelé en chassant. — Chasse aux élans. — Contes d'un chasseur. — Cabane incendiée. — Préceptes religieux. 141

Chap. XII. — Récolte du sucre d'érable. — Neiges et gelée printanières. — Préparatifs guerriers. — Campagne manquée. — Rencontre à l'étang des Castors. — Hospitalité. — Village imaginaire. — La prairie. — Le médecin ventriloque. 153

Chap. XIII. — Droit de chasse. — Canadiens inhospitaliers. — Erables de rivière. —

Scènes d'ivrognerie. — Défi à la chasse aux lapins. — Cent quatre-vingts chevaux enlevés. — Le cheval battu et la femme abandonnée. 167

Chap. XIV. Misère et dangers. — La grue blanche. — Charmes de la vie sauvage. — L'homme gelé. — Le vieux chasseur. — Mœurs du moose. — Observations sur l'élan et le caribou. 179

Chap. XV. — Proposition de mariage. — Trafic, ivrognerie et vol. — La femme ivre. — L'Ojibbeway découvert. — Élans forcés à la chasse à pied à travers les neiges. — Epizootie parmi les castors. — Jeûne par point d'honneur. 191

Chap. XVI. — L'A-go-kwa. — Ozaw-wen-dib, la tête jaune. — La danse de la médiation. — Veuve et orphelins secourus. — Ls fraticide. — Les fantômes indiens. — Apparition. — Cheval donné par un fantôme. — Le coteau de chasse des bisons. — La colline rocheuse. — Mariage indien. — Récolte de riz sauvage. — Epidémie inconnue. — Surdité. — Pensée de suicide. — Le suicide chez les Indiens. 205

Chap. XVII. — Voyage de Clarke et de Lewis aux montagnes Rocheuses. — Passion du jeu chez les Indiens. — Jeu du mocassin. — Jeu du beg-ga-sah. — Pari à la cible. — Mis-kwabun-o-kwa, l'aurore. — Nouvelle proposition de mariage. — Pressentiment d'une vieille Indienne. — La flûte des Indiens. — Mariage et dot. 227

Chap. XVIII. — Préparatifs de guerre contre les Sioux. — Mauvaise renommée des Muskegoes. — La ligne noire des bisons. — L'initiation des guerriers. — Camp des Indiens. — Opérations divinatoires. — Souvenirs des morts. — Autorité des chefs. 241

Chap. XIX. — Proph  te muskegoe. — Le *j  bi*. — Ta-bush-shah, le chicaneur. — Lois de la guerre violées. — Lutte oratoire. — Désertion contagieuse. — Expédition manqu  e. — Mœurs du porc-  pic. — Le daim rouge. — *Vendetta* indienne. — Présent dangereux. — Singulière coutume d'échange. — Ourse blanche. — Chasse aux ours. — Le lac de la Bosse du bison. 255

Chap. XX. — Ironie indienne. — Point d'honneur indien. — Religion du waw-be-no. — Tambour et crécelle des Indiens. — Jongleur américain. — Salamandre végétale. — Jalousie de chasseur. — Croyance des Indiens sur le tonnerre. — Entrée en campagne. — Divination nocturne. — Ojibbeways massacrés. — Chevaux volés. — Le tonnerre rouge. — Le poteau des prisonniers. — La montagne Chef. — Le Canard noir. — Cri de guerre. — Désertion. — Contribution de guerre. — Retour d'une campagne sans résultats. 277

Chap. XXI. — Dialecte des Assinneboins. — Vol de chevaux. — Singulière coutume. — Intérieur d'une famille d'Assinneboins. — Hospitalité. — Ours gris. — Querelles. — Cheval enlevé par représailles. — Poltronnerie d'un Indien. 303

*deuxième volume*

Chapitre XXII. — La montagne de la Tortue. — Indiens en campagne. — Disette. — Trophée sans combat. — Offrandes de guerre. — Trésor découvert. — Révélation de la volonté du Grand Esprit. — Préceptes de la religion des Shawneeses. — La poignée de main du prophète. — Massacre des chiens. — La chair du prophète. — Pratiques minutieuses. — Amélioration des m  eurs publiques. 1

Chap. XXIII. — Les dangers et les craintes de la frontière. — Nuit de terreur. — Les Sioux. — Le vieux moose. — Chasseurs aveuglés par la neige. — Terreur panique. — Orgies. — Les deux nez coupés. — Projets de suicide. 19

Chap. XXIV. — Expiation et vengeance. — Poltronnerie d'un Indien. — Rixe nocturne. — Gri  fs contre les blancs. — Dévouement maternel. — Combat. — Un seul guerrier contre un

parti. — Pressentimens. — Projets. — Un missionnaire. — L'Indien baptisé. — Le duel chez les Indiens. — Rivalité de chasse. 37

Chap. XXV. — Médecine de chasse. — Figurines d'animaux. — Sortilège. — Correspondance indienne. — Funérailles. — Guerre entre les blancs. — Souvenirs d'une autre vie. — Mort d'un chef. — Le doigt crochu. — Rivalité nationale. — Révélation nouvelle de la volonté du Grand Esprit. — Le lac de l'Esprit. — Prédications réalisées. — Ojibbeways massacrés. — Culture du blé. — Invasion des loups. 57

Chap. XXVI. — Sobriquets indiens. — Défaut de concurrence. — Castors d'argent. — Rixe avec un traiteur. — Violences et fourberies. — Campagnes pécuniaires de la compagnie du Nord-Ouest. 75

Chap. XXVII. — La nouvelle révélation du Grand Esprit. — Scène de terreur nocturne. — Suppression des sacs à médecine. — Songe. — Croyances des Indiens. — Création des animaux. — Chants notés sur l'écorce du bouleau. — Le nouvel envoyé du Grand Esprit. — Sauvage incrédule. — Sacrifices de gibier. — Le prophète qui a mangé sa femme. — Jonglerie. — Pattes d'ours enlevées. 89

Chap. XXVIII. — Culture du blé. — Inconduite et ivresse d'un prophète. — Établissement des Écossais à la rivière Rouge. — Les interprètes et les commis de la frontière. — Mœurs des colons écossais. — Prévention de sortilège. — Épidémie introduite par les Européens. — Guerre contre les Sioux. — Le fusil brisé. — Cérémonies de la salutation. — Vieilles inimitiés ravivées. — Jeux d'enfans et rixe sanglante. 111

Chap. XXIX. — Marche guerrière. — La prairie incendiée. — Retour d'une campagne. — Cheval tué. — Poignées de main. — La loi du Talion chez les Indiens. — Grands froids. — Le chien condamné. — Une nuit en prières. — L'enfant deux fois enlevé. — Représailles. — Défrichement. — Naufrage. — Les baies bleues. — Étrange attentat d'une belle-mère sur son gendre. — Enfans abandonnés par leur mère. — Construction d'une cabane. 131

Chap. XXX. — Force d'une loutre. — Le putois et la grue blanche. — Rivalité entre les blancs des deux compagnies. — Embûches et meurtres. — Lord Selkirk. — Prise du fort William. — Projet de retour à la vie civilisée. — Entrée en campagne avec les blancs. — Échelle indienne. — Blanc prisonniers. — Les brûlés. 153

Chap. XXXI. — Hostilités continuées. — Justice à l'européenne. — Convocation des Sioux. — Amour de deux jeunes Sioux pour des captives ojibbeways. — Paix violée. — Discours de lord Selkirk. — Nouveau projet de retour aux États. — Indiens morts de faim. 171

Chap. XXXII. — Famine. — La bête de l'Esprit. — Jalousie de chasseur. — Indienne, folle de faim. — Préparatifs d'une longue absence. — Rixe sanglante. — État permanent d'hostilité. — Terreur panique. 187

Chap. XXXIII. — Songe prophétique. — Guet-apens. — Indien mort de faim. — Père de famille abandonné. — Vengeance. — Les longs couteaux. — Système de compensation entre les Indiens. — Les traiteurs des deux compagnies. 203

Chap. XXXIV. — Voyage à Détroit. — Rencontre de Kish-kau-ko. — Souvenirs et détails de famille. — Respect des Indiens pour la propriété des blancs. — Inhospitalité des blancs de la frontière. — Hospitalité d'un Indien. — Meurtre. — Justice indienne. — Funérailles. — Jeux funèbres. — Le meurtrier adopté par la mère de la victime. 217

Chap. XXXV. — Préceptes d'un vieillard indien. — Habitans du Kentucky. — Fièvre. — Rudesse d'un colon. — Retour parmi les blancs. — Edouard Tanner. — Blancs charitables. — Blancs inhospitaliers. — La taverne du magistrat. — Mœurs de la frontière. 233

Chap. XXXVI. — Les deux frères. — Les vêtemens des blancs. — Le Mississipi. —

Lucy Tanner. — Retour chez les Indiens. — L'Anglais à la tête rouge. — Le cimetière indien. — Rougeole. — Rêve prophétique. — La seconde femme. — Mackinac. 251

Chap. XXXVII. — La rizière. — Bienveillance d'un Français. — Navigation pénible. — Expédition du major Long. — Mortalité. — Canot refusé. — Les interprètes indiens. 265

Chap. XXXVIII. — La compagnie américaine des fourrures. — Travail et privations parmi les blancs. — Famine chez les Indiens. — Les traiteurs américains. — Fraudes, injustice et corruption. — Retour chez les Indiens. — Enfants métis refusés à leur père. — Coup d'état d'un capitaine américain. 281

Chap. XXXIX. — Justice expéditive des traiteurs. — Voyage et dangers. — Assassinat. — Père de famille abandonné. — Opération indienne. — Pieuses croyances. — Traiteurs français. 297

Chap. XL. — Poursuite du meurtrier. — Extraction d'une balle par le blessé lui-même. — La femme coupable. — Mauvais vouloir et rancune des traiteurs américains. — Le nerf de daim. — Le major Long. — Jeunes filles de sang mêlé, enlevées à leur père. — Fracture du bras. — Tanner, interprète au saut de Sainte-Marie. — Publication des Mémoires. — Projets d'avenir. - 311

Appendice. 341. 1. Des fêtes indiennes. 343. 2. Des jeûnes et des songes. 354. 3. Les totems. 367. 4. Astronomie des Indiens. 373. 5. Musique et poésie des Indiens. 389.

Poésies indiennes. 407.

---

## INTRODUCTION.

John Tanner, dont les Mémoires d'une vie de trente années, parmi les Indiens, dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, ont paru à New-York en 1830 (i)<sup>[1]</sup>, n'est point un personnage imaginaire. Le récit très peu romanesque, dont voici la traduction, doit, par la naïveté de la forme et des pensées, ne permettre aucun doute sur l'existence du narrateur ni sur la loyauté de l'éditeur américain; on n'invente certes pas ainsi.

En littérature, comme en politique, l'inexpérience et l'extrême habileté viennent quelquefois échouer contre le même écueil; il n'est pas de romancier, novice ou expert, qui n'eût cherché d'autres ornemens pour les scènes de la vie sauvage que Tanner retrace dans toute leur nudité originelle. La littérature de métier ne sait pas être aussi simple, lors même qu'elle affecte des prétentions à la simplicité.

Une relation analogue à plus d'un titre, et publiée à Philadelphie en 1823 (1)<sup>[2]</sup>, s'est attiré de spirituelles et mordantes critiques de la Revue d'Edimbourg. Les *reviewers* ont cru surprendre John Dunn Hunter, le chasseur, en flagrant délit de Mémoires supposés : ils l'ont accusé d'une érudition fort étrange chez un homme de la nature; ils ont relevé d'étonnantes allusions aux nouveautés de la librairie, et le pauvre John Hunter a eu le triste droit de les traiter d'*anthropophages littéraires*, en s'appropriant une amère invective de lord Byron. Mais revenons à John Tanner.

C'est comme John Hunter, le chasseur, un enfant d'origine européenne, enlevé, dès son bas âge, par les Indiens de la frontière. Il passe, comme lui, toute l'adolescence, toute la jeunesse et les premières années de l'âge mûr, dans les misères et dans les délices de cette vie sauvage, dont tant d'exemples démontrent combien il est difficile de rompre les habitudes pour revenir à la vie civilisée.

Chacun d'eux est enlevé à sa famille pour satisfaire l'égarement d'esprit d'une pauvre Indienne privée de son fils préféré. Hunter, pris par les Kickapoos ou Kansas, ne tarde pas à être adopté par les Osages ; Tanner, fait prisonnier par les Shawnees, passe bientôt dans la nation des Ottawaws. Une grande conformité d'événemens unit les deux relations, et comment pourrait-il en être autrement ? Quel que soit l'indicible attrait qui s'attache à la vie du désert, n'est-ce pas, même dans ses plus admirables peintures, une suite nécessairement uniforme de faits, à peu près identiques, offrant tour à tour de l'abondance imprévoyante et des privations courageusement supportées, des exploits de chasse et les hauts faits d'une guerre de partisans, avec de poétiques croyances et de bizarres traditions ? Le voisinage de la race européenne est venu ajouter à ces mœurs séculaires quelques vices de plus, quelques scènes d'un autre genre de drame. Nous parlerons plus tard du progrès dans les déserts de l'Amérique. Il suffit de bien établir ici qu'une inévitable conformité entre plusieurs points principaux des deux relations ne saurait faire peser de plein droit sur l'une les critiques plus ou moins méritées par l'autre.

Pour bien remplir notre métier d'éditeur, peut-être pourrions-nous prendre des armes dans la Revue d'Edimbourg contre l'écrivain qui s'est permis de peindre avant Tanner la vie des tribus errantes de l'Amérique du Nord. Un bon traducteur doit être amoureux de son modèle, et, par conséquent, le plus exclusif de tous les écrivains. Nous ne serons pas bon traducteur à ce prix.

D'ailleurs, il nous tarde de déclarer qu'une lecture attentive de la relation de John Dunn



Hunter, comparée à tous les écrits des vieux voyageurs et au récit incontesté de Tanner, nous a convaincu de l'extrême sévérité des critiques dont il ne s'est pas relevé encore. Peut-être, comme l'a soupçonné M. Philarète Chasles, dont l'autorité est d'un grand poids, Hunter n'est-il pas resté chez les sauvages aussi long-temps qu'il voudrait le faire croire ; mais, cette concession faite, nous devons protester contre des accusations fondées sur une expérience trop européenne des secrets de la rhétorique, ou sur des notions savantes fort au dessus de l'expérience des Indiens.

Hunter, comme Tanner, ne sait ni lire ni écrire ; Hunter, il le déclare lui-même, a dicté sa relation à son ami Edward Clark, qui lui a posé des questions ; Tanner a eu la même confiance dans M. Edwin James, écrivain justement estimé. Mais, avec quelque défiance de soi-même que l'on puisse se tenir en garde contre les tentations d'une élégance littéraire, tout à fait hors de saison, comment répondre qu'en écrivant sous la dictée d'un sauvage illettré, en traduisant en quelque sorte son récit, on ne laissera point échapper, nous ne disons pas une pensée, mais une expression purement européenne ?

M. Edwin James, dans une consciencieuse préface, explique avec quel rigorisme il s'est interdit toute altération des souvenirs de Tanner, et cependant, plus d'une fois, le traducteur français a remarqué dans la relation américaine, des mots tels que le cérémonial, la terreur panique et le scepticisme. Tanner, élu chef d'une association momentanée de chasseurs, trouve que ce choix n'était pas impolitique, et M. James le fait parler de parallélogramme et de baguette divinatoire. On découvrirait sans doute encore dans son récit plus d'un autre terme évidemment en désaccord avec la langue, peut-être même avec la pensée des sauvages.

Le traducteur français avait d'abord atténué de son mieux ces fautes bien secondaires ; un peu de réflexion l'a porté à reconnaître qu'il lui en échapperait inévitablement, à lui-même, d'équivalentes, ou de plus fâcheuses encore, et il s'est renfermé dans les limites de ses stricts devoirs sans plus prétendre corriger son modèle.

Mais peu importe au public la conviction toujours suspecte d'un traducteur ! il faut des preuves sans réplique. Par le charlatanisme à la mode, la méfiance n'est que trop légitime ; John Tanner a besoin d'un certificat de vie en forme authentique ; écoutons d'irrécusables autorités.

M. Gustave de Beaumont, dans le tableau de mœurs américaines qu'il vient de publier sous le titre de *Marie, ou l'Esclavage aux Etats-Unis*, consacre un appendice de près de cent pages à l'état ancien et à la condition présente des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Ce résumé d'un intérêt vivant, non moins remarquable par le talent de l'écrivain que par la force et la noblesse des pensées, ne s'appuie que sur des témoignages incontestés, et M. Gustave de Beaumont invoque au premier rang celui de John Tanner rentré dans la vie civilisée après trente années passées au milieu des peuplades sauvages.

M. Alexis de Tocqueville, compagnon des courses de M. Gustave de Beaumont dans l'Amérique du Nord, vient aussi de faire paraître un écrit d'un rare mérite issu du même voyage. Le livre de *la Démocratie en Amérique*, déjà placé très haut par l'opinion des meilleurs esprits de la France et de l'Angleterre, est destiné à dominer long-temps toutes les discussions sur les formes gouvernementales que l'esprit du siècle tend plus que jamais à remettre incessamment en question. C'est une méditation politique de l'ordre le plus élevé, dont les moindres détails prouvent autant de conscience que de maturité. M. Alexis de Tocqueville, étudiant, sans esprit de système, la marche de la civilisation en Amérique, examine avec soin l'état actuel et l'avenir probable des tribus indiennes qui habitent le territoire possédé par l'Union. L'autorité de Tanner est invoquée, dans ses pièces justificatives, parmi les témoignages les plus concluants.

Mais une disposition au doute, trop bien motivée par les artifices sans nombre de la littérature contemporaine, peut résister encore à l'opinion des deux voyageurs français dont la bonne foi s'est peut-être laissé surprendre par d'adroites apparences de véracité. Hâtons-nous



donc de dire que MM. de Beaumont et de Tocqueville ont rencontré Tanner à l'entrée du lac Supérieur : ils ont longuement conversé avec cet Américain, qui leur a paru ressembler bien plus encore à un sauvage qu'à un homme civilisé, et il n'est pas resté dans leur esprit le moindre soupçon contre la sincérité de son récit. Les mémoires ont été traduits d'après un exemplaire qui appartient à M. de Tocqueville, et dont le premier feuillet porte l'annotation suivante ; acheté de Tanner lui-même sur le *Steam-boat*, l'Ohio, en août 1831.

Un lecteur exercé ne saurait d'ailleurs méconnaître dans les défauts de cet ouvrage la preuve irrécusable de son authenticité. L'absence de toute espèce d'art et la naïveté du récit ont rarement été poussées aussi loin. C'eût été l'œuvre d'une révision facile de grouper plus artistement les personnages, de les mettre en scène plus à propos, de mieux classer les faits. L'éditeur américain s'en est scrupuleusement abstenu, et le traducteur français a su résister à la tentation de rendre la vérité plus évidente par des vraisemblances mieux coordonnées.

Les humbles mémoires de John Tanner paraissent donc tels qu'il les a dictés lui-même. Nous avons lu cent fois le roman de la vie sauvage ; en voici la réalité... Autant que je puis en juger, dit Washington Irving, « l'Indien des fictions poétiques est, comme le berger du roman pastoral, une pure personnification d'attributs imaginaires. » Cette critique générale du spirituel écrivain n'est que trop fondée, mais elle ne saurait atteindre les souvenirs de Tanner ; l'imagination en est sévèrement exclue, il n'y a rien de poétique dans ses mémoires.

Cette relation, telle qu'elle est dans son originale simplicité, contredit presque à chaque ligne le philosophisme du dix-huitième siècle. C'est la réponse la plus péremptoire à tant de soi-disant moralistes qui ont sans cesse confondu l'état de nature avec l'état sauvage, comme le leur a si justement reproché M. de Chateaubriand.

Il semble qu'une véritable fatalité ait poursuivi les écrivains du dernier siècle, toutes les fois qu'ils ont voulu puiser dans l'exemple des Indiens un argument contre le christianisme et l'ordre social. Montesquieu lui-même et Buffon n'ont pas su échapper à cette loi commune. Il serait trop facile de relever ici d'étranges erreurs dans leurs pages éloquentes ; et, si l'on voulait remonter jusque Montaigne pour l'appeler en champ clos à une lutte de raisonnemens, il pourrait bien, lui-même, ne pas en sortir victorieux.

Nulle renommée de penseur n'a plus à perdre que celle de J.-J. Rousseau à l'étude des révélations de Tanner. Chaque souvenir reproduit par le naïf autobiographe met à nu un sophisme du grand écrivain. Il n'est presque pas de fait, négligemment rapporté dans ces Mémoires, qui ne devienne une réfutation sans réplique d'un passage du Contrat social ou du Discours sur l'inégalité des conditions. Les félicités de l'état de nature et l'impossibilité d'imposer un joug aux sauvages qui n'ont besoin de rien sont réduites à leur juste valeur par un adversaire d'autant plus dangereux que la démonstration n'est pas en forme, et qu'elle parle d'elle-même à tous les esprits.

Est-il bien nécessaire de dire ici que Raynal, et tant d'autres philosophes à la suite, ne sauraient résister à l'argumentation pressante de ce dialecticien de la nature qui ne les connaît même pas ? Tanner aura rendu un éminent service aux sciences morales, en dégagant leur étude d'une foule de lieux communs sur les sauvages qui vont tout nus, ne vivent que du produit de leur chasse, sont en paix avec toute la nature quand ils ont dîné, et n'ont jamais pu être domptés.

« Le nord de l'Amérique, disait Poivre, dont la juste renommée d'administrateur colonial doit survivre à sa réputation de philosophe, le nord de l'Amérique est habité par de petits peuples sauvages, misérables et sans agriculture, mais hommes, jouissant de la liberté, et par là moins malheureux peut-être que la foule des nations prétendues policées, qui, plus éloignées qu'eux des lois de la nature par la privation des droits qu'elle donne, font des efforts impuissans pour se procurer le bonheur qui est l'effet d'une bonne agriculture. »

La logique n'est pas la partie brillante de cette déclamation, qui se contredit elle-même dans la vaste étendue de sa période ; mais c'est là un type assez exact des raisonnemens que Tanner nous semble appelé à détruire.

Rentré, depuis quelques années, parmi des hommes de sa couleur, l'interprète du saut de Sainte-Marie, qui rêva si long-temps le retour à la vie civilisée, sans pouvoir s'arracher aux liens de la vie sauvage, n'est-il pas, dans cette question de haute morale, le témoin le mieux choisi et le plus désintéressé ? Qui connaît mieux que lui les *gens de bien grossiers*, que Voltaire se plaisait tant à opposer à la société chrétienne ? Un semblable ouvrage, dicté par un Gaulois ou par un Franc à un Romain de la frontière, serait aujourd'hui le plus inappréciable de tous les trésors historiques. Peut-être n'est-il pas déraisonnable de penser que, pour le moraliste, sinon pour l'historien, les Mémoires de Tanner peuvent permettre quelques inductions sur l'état social de nos aïeux avant les premiers jours de la monarchie française ? En étudiant avec Tacite les mœurs des Germains, il se présente à la pensée plus d'un rapprochement curieux entre les coutumes des Barbares du monde romain et celles des dernières peuplades de l'Amérique du Nord : les notes de cette traduction vont en indiquer plusieurs.

Divers journaux ont rapporté que l'Académie des sciences morales et politiques avait confié à une commission l'étude des malheureux Indiens Charmas, qu'une spéculation effrontée livrait après d'infortunés Osages à la frivole curiosité des Parisiens, tandis que de pauvres Chippeways arrivaient à Londres pour être aussi montrés en spectacle. Il est douteux que cette enquête ait pu produire des résultats ; mais voici un livre qui doit remplir les intentions de l'Académie.

Les Mémoires de Tanner sont les dernières annales d'un peuple que la Providence semble avoir condamné à disparaître du sol de ses aïeux. Ces hommes, dont la race doit bientôt s'éteindre, sont les descendants des sauvages qui accueillirent et aimèrent les premiers colons français. Du jour où le nord de l'Amérique a été livré, sans aucune rivalité, à la colonisation anglaise, date leur ruine irréparable. Sous la protection de la France, ils passaient lentement, par persuasion et non par force, de leur état social aux mœurs civilisées ; il fallait un siècle encore, peut-être, et le secours du catholicisme pour achever cette pacifique conquête. Resserrés aujourd'hui entre les sujets et les fils émancipés de la Grande-Bretagne, leur sort n'a plus d'incertitudes.

Indiens, il faut mourir !

Ce ne sera pas les armes à la main que périront les derniers représentans de tant de belliqueuses peuplades décimées par l'eau de feu, les maladies européennes et les besoins factices, nés d'un esprit mercantile, si heureusement inconnu de leurs pères.

Depuis la publication des Mémoires de Tanner, des traités, dont la loyauté n'est pas le caractère distinctif, ont imposé de nouvelles frontières aux Winnebagoes, aux Potawatomes, aux Ottawaws, aux Ojibbeways de cette relation. A peine reste-t-il entre l'Alabama et le Mississipi soixante mille Indiens, tristes débris des nations des Chikasas, des Chactaws et des Crees. En 1831, quelques Indiens déguenillés, demandant l'aumône aux voyageurs, furent rencontrés par MM. de Beaumont et de Tocqueville près du lac Ontario. C'étaient les derniers des Iroquois.

Les tribus indiennes, ce sont elles-mêmes qui le disent, fondent devant la civilisation comme la neige devant les feux du jour. Cette comparaison, toutefois, n'est pas à une rigoureuse exactitude. Les tribus indiennes ne fondent pas devant un astre lumineux ; elles vont s'éteindre dans les ténèbres du sophisme et de la procédure. C'est ainsi que finissent les nations au dix-neuvième siècle.

L'argument, par excellence, des Anglais contre les indigènes de l'Amérique du Nord trouve sa date certaine, nous employons à dessein un terme de palais, sa date certaine dans les

plus anciennes relations des colons partis de la Tamise. Le premier historien de la Virginie, John Smith, auteur d'une curieuse chronique, disait, il y a plus de deux siècles : « Ils savent si peu tirer parti de leur terre, qu'elle ne peut pas être assez fertile. » Depuis le vieux capitaine, combien de fois et sous combien de formes n'a-t-on pas reproduit cet axiome si facile à contester : Les Indiens chasseurs n'ont droit qu'à l'espace qui leur serait nécessaire pour la vie agricole ? Et naguère encore, à la tribune du congrès américain, un orateur officiel ne disait-il pas : « Dans tous les actes des colonies, et ensuite des États, jamais on ne s'est écarté du principe *fondamental* que les Indiens n'avaient aucun droit sur le sol ou à la souveraineté en vertu de leur ancienne possession ? »

Les actes sont tous d'accord avec ces étranges principes. Parce que les indigènes n'ont point changé leurs mœurs pour celles d'une autre race d'hommes qui introduisait parmi eux tant de besoins et tant de vices nouveaux, les subtilités d'une législation qu'ils ne sauraient comprendre les déclarent déchus de tout droit, non à conserver intacte, mais à partager la terre de leurs aïeux. Si de loin en loin un magistrat plus formaliste, un administrateur plus habile à sauver les apparences, semble rendre hommage au droit des gens par un mensonge de plus, la guerre de chicane ne connaît pas un seul instant d'armistice ; et les formes de la procédure, cherchant en vain à déguiser l'abus de la force, rendent l'injustice plus révoltante encore, en lui donnant l'hypocrisie pour auxiliaire.

Comment ces peuplades sans défenses pourraient-elles survivre à l'action combinée du sophisme et de la force matérielle ? L'ombrageuse liberté américaine n'est, pour qui ne se laisse pas prendre à de vains mots, que l'expression la plus exacte de la tyrannie de la majorité, et cette tyrannie s'exerce sans contrôle sur les malheureux Indiens.

L'Union américaine a même inventé une subtilité de langage pour légaliser sa conduite envers les enfans des antiques possesseurs du sol. Les mots d'expulsion, de confiscation, de bannissement, d'exil révoltaient son excessive délicatesse. Elle a imaginé le *removal*, d'après le latin *remove* : ce n'est pas même un *refoulement* de peuple ? ce n'est plus guère qu'une translation, un simple *déménagement*, l'expression est bien plus humaine ; l'honneur national est sauvé.

Quand un peuple puissant en vient à cette duplicité de style officiel, il est déjà familier avec le cynisme des actes. *Removal* restera dans la langue politique pour flétrir les gouvernemens cauteleux.

Quel compte terrible devra rendre un jour au tribunal de l'histoire la république anglo-américaine qui, placée entre deux races d'hommes et appelée par la Providence à les civiliser par le christianisme, les opprime et cherche à les détruire l'une et l'autre ! Et, dans cette œuvre d'extermination, elle veut encore mentir à l'univers ; elle veut, aux yeux des nations, se parer des semblans de la religion et de l'humanité ! Ses esclaves noirs, dans les États où elle est contrainte de les émanciper, elle semble les appeler, par les lois les plus libérales, au partage de tous les droits du citoyen, et par le fait elle les exclut inexorablement de leur moindre exercice, sans les exempter jamais des devoirs qui les compensent : les Indiens. — Nous voyons par quelles fraudes elle les dépouille de la terre de leurs aïeux.

Les apparences mêmes ne sont pas toujours sauvées par la mauvaise foi américaine. Le principal sophisme du *removal* repose sur de prétendus droits des peuples laboureurs au détriment des peuples chasseurs. Mais il existe une nation indienne civilisée par des royalistes américains du sud, réfugiés au milieu d'elle pendant la lutte de l'indépendance. Il n'y reste guère aujourd'hui d'autres représentans de la famille européenne que des métis qui exercent le pouvoir.

Ces Indiens de race mêlée ont des esclaves noirs comme les républicains de l'Union américaine ; leurs enfans sont élevés avec soin dans des maisons d'éducation : ils combattent par

les armes de la presse l'invasion européenne. *Le Phénix cherokee et avocat des Indiens* est leur journal officiel, écrit et imprimé par des hommes de leur race, dans leur cité naissante de la Nouvelle-Echota.

Les Cherokees ne sont point une peuplade de chasseurs, c'est une tribu devenue agricole. Que demandent-ils à l'Union ? d'être aussi maîtres sur leur territoire que les États sur le leur : et ce territoire qu'ils doivent à des traités solennels proposés par la république et acceptés par eux dans leur bonne foi, ce territoire n'est qu'une faible parcelle de l'empire de leurs ancêtres. Les orateurs du congrès ont cependant peine à trouver des termes pour qualifier d'aussi *extravagantes prétentions*.

Les Cherokees ne comptent guère qu'une population de douze mille ames. Dans le nouveau droit des gens de l'Amérique, les nations faibles restent sans garantie, et ne trouvent pas de protecteurs. L'Union ne saurait tolérer, comme l'a fait si long-temps l'Europe, une république de Saint-Marin. Cette confédération, d'un demi-siècle à peine, se croit pourtant bien supérieure en civilisation au monarque absolu qui supportait la chaumière du meunier de Sans-Souci. Pourquoi ne pas s'en rapporter au temps pour amener dans sa marche irrésistible une fusion provoquée tôt ou tard par une communauté d'intérêts légitimes ? Ce droit des nations civilisées à faire disparaître de la face du sol les peuples sauvages est devenu, chez la plupart des hommes issus de l'Angleterre, un simple axiome de droit public. Le capitaine Ross lui-même en proclame la justice dans la nouvelle relation de son second voyage de découverte aux régions arctiques ; c'est, selon lui, une loi générale et équitable : toutes les lamentations d'une *fade* (*mawkish*) philanthropie ne sauraient rien y faire. Mieux vaut mourir lentement par les effets du rhum que d'être exterminé en masse par le fer et le feu de la conquête espagnole ; ce n'est plus là qu'une mort volontaire.

A Dieu ne plaise que l'on veuille justifier ici les indignes excès des Cortès et des Pizarre ; mais que l'on compare l'état actuel des Indiens dans l'Amérique espagnole et dans l'Amérique anglaise : lequel des peuples européens obéit le mieux aujourd'hui à la loi de l'Évangile ?

Il est toutefois dans les états de l'Union un petit nombre d'hommes généreux qui protestent, par leur conduite plutôt que par leurs écrits, contre les honteuses manœuvres de cette dépossession, dont le récit deviendra l'un des plus déplorables chapitres de l'histoire des républiques américaines. Mais, dans les États de l'Union, la majorité, qui fait la loi, se réserve le privilège de désobéir à la loi, et ne sait surtout pas tolérer chez la minorité le droit de discussion.

Les amis des Indiens ne hasardent guère en leur faveur que des poèmes, comme M. MacLellan, ou d'incomplètes et timides propositions. L'un d'eux, l'éditeur des Mémoires de John Tanner, M. Edwin James, voudrait que la république s'emparât de l'éducation de tous les enfans des indigènes, et en détruisant leur langue détruisît d'un seul coup leurs coutumes et leurs croyances.

Mais sans discuter ce qu'il y a de sauvage dans cette humanité, qui veut détruire une nation ; si les fils des Indiens pouvaient oublier eux-mêmes leur origine, les préjugés américains la leur laisseraient-ils oublier, eux qui se soulèvent, avec un mépris si passionné, contre le moindre soupçon de descendance africaine ! eux qui se montrent si habiles à retrouver, après plus d'un siècle, les traces les moins visibles d'une alliance avec le sang des esclaves !

M. Gustave de Beaumont, dans toute l'éloquence d'un cœur généreux et d'un rare talent d'écrivain, a flétri les honteux argumens de la déloyauté américaine ; il a fait habilement ressortir les inconséquences et les astuces de cette guerre de procédure. L'avenir jugera comme lui les juges des derniers Indiens ; l'avenir démontrera les nullités de tant d'engagemens extorqués par surprise ; mais les ayant-droit ne seront plus.

John Tanner, dans le grand procès qui sera porté devant le tribunal de l'histoire, ne saurait

être entendu que comme témoin ; mais sa déposition sera la plus décisive. Il n'y a pas d'amertume dans les révélations de cet homme, qui a beaucoup souffert, sans bien discerner la cause de ses souffrances. Parfois des lueurs, de vérité lui apparaissent ; il ne refuse pas de les entrevoir, mais elles laissent peu de trace dans ses souvenirs, et aucune préoccupation n'altère la sincérité de son récit.

C'est là un grand mérite de ses Mémoires, et leur extrême simplicité, ajoutant à l'importance du témoignage, en fait un des livres les plus curieux qui aient été publiés par la presse américaine. Le temps approche où l'histoire de l'Amérique sera divisée en deux époques bien distinctes, comme celle de l'Ancien Monde. Les peuplades indigènes du territoire de l'Union appartiendront toutes à l'histoire ancienne, sans plus laisser de traces dans l'histoire moderne. Lescarbot, Charlevoix, Lafitau, la Hontan, Lepage du Pratz, quelques voyageurs et missionnaires français seront utilement consultés par l'annaliste dont les études sur les races qui s'éteignent sont déjà peut-être commencées. L'Angleterre offrira aussi à ses méditations les récits de John et de William Smith, ceux de Lawson, de Stith, de Beverley et de tant d'autres témoins oculaires. L'Union lui livrera des documens officiels dont il saura se méfier, et Tanner lui offrira le tableau le plus complet des derniers temps de la décadence.

Nous l'avons déjà dit, rien, dans les récits de cet autobiographe, qu'on ne saurait classer ni parmi les historiens, ni parmi les voyageurs, ni, bien moins encore, au nombre des moralistes, ne trahit la moindre imagination. Nous connaissons un critique qui débiterait par lui reprocher de ne point appartenir à l'École pittoresque : à quelle école pourrait-il se rallier ? Son livre est de la littérature primitive, s'il en fut jamais, et l'absence de toute prétention littéraire a été le gage de son incontestable originalité. On ne saurait se défendre, à la lecture de cette relation, si véridique et si modeste, d'une vive admiration pour le génie de M. de Chateaubriand, et d'un penchant de plus pour les spirituelles fictions de Cooper. Il n'est pas un fait, pas une observation dans les souvenirs du plus illettré des hommes, qui ne s'accordent parfaitement avec les tableaux du premier de tous les écrivains de notre âge, comme avec les scènes si ingénieusement reproduites par le plus célèbre des romanciers américains.

On avait remarqué déjà combien l'auteur si distingué du Dernier des Mohicans et l'illustre auteur des Natchez étaient en harmonie dans leurs peintures de la vie sauvage. Tanner vient démontrer que l'un et l'autre ont peint d'après nature.

Tout en convenant du peu d'altération que les mœurs des Indiens ont subi depuis les premiers établissemens des Européens, quelques publicistes affirment cependant que la transformation sociale est plus réelle qu'elle ne paraît l'être. Nous avons peine à comprendre, au contraire, comment elle est restée aussi peu sensible, même en prenant pour point de comparaison les deux époques extrêmes.

Les récits de nos voyageurs français, si bons observateurs et conteurs si piquans ; les relations lourdes, mais substantielles, des premiers colons anglais, diffèrent à peine des souvenirs de John Tanner. Il y a plus de privations sans doute, plus de mauvais jours, et quelques vices nouveaux, passagèrement satisfaits ; la population dans laquelle le père Lafitau signalait déjà une fâcheuse disproportion de nombre entre les deux sexes a décru encore, et le contact des plus dépravés d'entre les colons a exercé une fatale influence sur les mœurs des peuplades les plus voisines de la frontière ; mais les croyances, les superstitions, les coutumes de paix et de guerre, les jeux, les constructions, les ustensiles, les vêtemens même sont encore, au dix-neuvième siècle, tels que les avaient légèrement modifiés les premiers temps de la colonisation européenne. Les nations indiennes ont subi des changemens excessifs ; les familles et les individualités sont restées à peu près les mêmes. Pour traduire les descriptions de Tanner, on aurait pu, bien des fois, emprunter plus d'une phrase entière aux relations de Charlevoix et de la Hontan : quelques notes



eu donneront la preuve.

Il y a beaucoup plus près des mœurs indiennes de nos jours aux mœurs observées par les plus anciens chroniqueurs des peuplades américaines, que des barricades de 1830 aux barricades de 1588. Quelles sont, en effet, les innovations les plus significatives observées par les voyageurs ? Les Indiens se servent, dans leurs chasses, de fusils européens ; ce changement date de plus de deux siècles. Les traites leur fournissent des chaudières de métal et des couvertures de laine ; ce trafic est né le jour où les premiers *coureurs de bois* ont traversé les forêts séculaires de l'Amérique, et encore le premier historien de la Virginie, le capitaine John Smith, fait-il observer que le vêtement introduit alors parmi les Indiens remplaçait avec beaucoup d'analogie leurs grands manteaux de daim, peu différents des manteaux irlandais.

Quelques ustensiles, dus à leurs échanges avec les Européens, ont simplifié leurs travaux sans ajouter à leur bien-être, parce qu'une somme plus grande de travail est exigée par leurs besoins nouveaux. Avant le voisinage des Européens, l'Indien ne détruisait que les animaux nécessaires à sa nourriture et à ses vêtements ; il se reposait souvent et laissait le gibier se reproduire sur un vaste continent. Aujourd'hui, son territoire se resserre tous les jours, et l'avidité commerciale des Anglo-Américains, en lui offrant pour appât « l'eau de feu envoyée par le Grand Esprit pour la ruine des hommes rouges, » l'excite à d'immenses dévastations qui aggravent chaque année sa misère. Il lui faut aujourd'hui, pour satisfaire les mêmes besoins, un travail plus rude et plus continu ; aussi les hommes accomplissent-ils maintenant quelquefois par nécessité les tâches qu'ils regardaient jadis comme le devoir exclusif des femmes.

M. de Chateaubriand résume admirablement cet état d'une race d'hommes dont la civilisation aura un terrible compte à rendre à l'humanité :

« L'Indien, dit-il, a toutes les calamités de l'homme du peuple de nos cités, et toutes les détresses du sauvage... Aujourd'hui des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent seulement sa misère ; c'est un mendiant à la porte d'un comptoir, ce n'est plus un sauvage dans ses forêts. »

Ce tableau est aussi vrai qu'affligeant. Que l'on compare, toutefois, le récit du baron de la Hontan, ou celui du père Charlevoix, aux Mémoires de Tanner, et l'on trouvera moins d'altérations de mœurs chez les Indiens de l'Amérique du Nord que dans le même espace de temps chez le peuple de l'Europe réputé pour le plus stationnaire.

Qu'opposeront à ces révélations de l'homme le plus étranger à tout esprit de secte les optimistes de la doctrine du *progrès* ? Ils n'en tiendront probablement aucun compte ; c'est assez l'usage de toutes les convictions exclusives, trop disposées à sacrifier au triomphe très incertain d'une théorie douteuse les générations présentes et des peuples tout entiers. Aussi, l'avènement au pouvoir d'une coterie d'économie politique ou de philosophie devient-il une calamité sociale, même lorsqu'elle se compose d'hommes individuellement dignes d'une estime sans réserve. Voyez ce que font de leur influence actuelle sur les destinées de la France les enthousiastes du système de M. Say, renouvelé d'Adam Smith. La doctrine du progrès est consciencieuse et honorable. Le progrès est un droit à la fois et un devoir ; mais la toute-puissance du fait est-elle en faveur de son infaillibilité ?

Il nous reste à exposer combien de difficultés présentait la traduction de ces Mémoires ; la plus grande de toutes était de résister à la tentation de faire mieux que l'original. Il fallait, comme l'a très bien dit l'éditeur américain, conserver les propres paroles de Tanner, ses impressions, sa manière de voir et de juger. Il fallait respecter l'étrangeté de la pensée, la rudesse du langage, et ne pas oublier qu'on reproduisait les idées d'un homme dont l'esprit de droiture est évident, mais dont les notions du bien et du mal diffèrent souvent de celles des Européens.

Tanner, rentré dans la vie civilisée, affecte une grande tendance à la religion naturelle ; il

parle du Grand Esprit, comme les derniers philosophes de petites villes parlent encore du *Grand-Tout* et, de *l'Être-Suprême*, ce qui ne l'empêche pas de croire aux songes et aux apparitions ; il ne cherche pas à déguiser ses faiblesses et sa crédulité, mais il veut quelquefois se relever aux yeux de ses lecteurs par de petites : prétentions d'esprit fort, qui forment une assez comique disparate, dont il serait fort injuste de rendre la traduction responsable.

On s'est efforcé de reproduire les pensées de Tanner aussi littéralement que la différence des deux langues pouvait le permettre ; souvent les phrases se présentaient au traducteur un peu plus ornées, ou, si l'on veut, un peu moins dénuées d'élégance que dans le livre original, et toujours il a respecté le texte, parce qu'il le regardait comme un précieux document historique ; il n'a jamais rectifié, jamais complété les raisonnemens de Tanner ; il s'est seulement permis d'élaguer quelques répétitions qui n'étaient point des traits de caractère, et n'avaient rien d'homérique ; il a aussi transposé un très petit nombre de faits qui demandaient évidemment une autre place, mais il ne leur a fait subir aucune altération. Ces modifications sont si faibles et si rares, qu'une étude approfondie du livre américain les ferait à peine découvrir.

Jamais il n'a été de devoir plus rigoureux pour un traducteur de s'effacer complètement. Vouloir prêter de l'esprit à l'enfant des forêts américaines eût été, à la fois, de la déraison et du mauvais goût ; mais le mérite de l'abnégation ne se comprend guère, même chez un traducteur : celui de Tanner a plus d'un droit à l'indulgence. Le mérite de la vérité est trop rare, aujourd'hui, pour que nul compte n'en soit tenu.

On comprendra sans peine que, dans une narration aussi exceptionnelle, il se soit souvent glissé de ces expressions locales, que des particularités de climat ou de relations, une nature nouvelle et des intérêts nouveaux introduisent inévitablement dans une société naissante. Les puristes de l'Angleterre ne veulent pas que la langue nationale ait été comprise dans la déclaration de l'indépendance américaine. Nous laissons aux *Reviewers*<sup>[3]</sup> de Londres et de Philadelphie le soin de discuter avec le grammairien américain, M. Noah Webster, le plus ou le moins de légalité des *américanismes* ; il nous suffit de constater que la langue anglaise s'est mise en rapport, en Amérique, avec des circonstances nouvelles, et d'exposer quels embarras sont plusieurs fois ressortis de ce néologisme pour le traducteur français. Mais, sans entrer dans l'examen de la question, disons seulement que, sans les œuvres fatales de la révolution et de la diplomatie françaises, Saint-Domingue, le Canada et la Louisiane auraient obtenu, dans la nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie, droit de nationalité pour plus d'une expression coloniale : le vieux dictionnaire en avait accueilli déjà plusieurs.

Les notes qui suivent la traduction des Mémoires de Tanner sont empruntées, pour la plupart, aux anciens voyageurs : soit qu'elles contredisent, soit qu'elles confirment (circonstance beaucoup plus fréquente) les récits de cet homme encore à demi sauvage, on a jugé inutile de les accompagner de commentaires ; les ressemblances et les contrastes doivent parler d'eux-mêmes.

Il est à craindre que quelques noms propres, par leur longueur et la bizarrerie de leur orthographe, n'offrent une lecture un peu difficile : le traducteur avait voulu d'abord essayer de les transcrire, conformément à la prononciation française, car il est bien reconnu que les Anglais sont, de toutes les nations, la moins habile à reproduire, par les signes de sa langue, la prononciation des peuples étrangers ; mais il s'est décidé à respecter encore, dans cette circonstance, le texte original.

Les noms des tribus diverses sont imprimés dans cette traduction tels qu'ils ont paru dans l'édition de New-York. Des notes bien peu érudites rapprochent seulement les différentes orthographes des principaux voyageurs. Ce sont des preuves de recherches, et nullement de savoir. On aurait craint d'ajouter encore, par des dissertations, à l'obscurité de toutes les filiations de tant de tribus américaines, dont plusieurs ne laisseront d'autre souvenir de leur passage sur la



terre qu'un nom défiguré par les voyageurs.

Un appendice fort étendu, de l'édition de M. Edwin James, renferme divers opuscules de cet écrivain distingué, sur des questions de la vie sauvage. Ces petits résumés se trouvent à la fin du second volume de la traduction française, avec quelques poésies indiennes recueillies par le même auteur.

Il a paru inutile de reproduire en même temps les tableaux comparés de divers dialectes, des séries de noms de nombre, et les traductions de plusieurs passages des livres saints. Si l'institut qui vient de couronner un docte mémoire d'un savant de Philadelphie, M. Duponceau, sur le caractère grammatical des langues de l'Amérique du Nord, propose l'étude des dialectes ottawwaw et menomonie, comme il a proposé celle du leni-lennape, du raohegan et du chippeway, il suffira, pour le petit nombre d'érudits appelés à traiter de semblables questions, que les documens nécessaires existent dans l'édition originale.

↑ A narrative of the captivity and adventures of John Tanner (interpreter at the saut de Sainte-Marie), during thirty years residence among the Indians in the interior of North-America. Prepared for the press by Edwin James, editor of an account of major Long's expedition from Pittsburgh to the Rocky mountains. NewYork : G. and C. and H. Carvill, 108. Broadway, 1830.

Récit de la captivité et des aventures de ( interprète au saut de Sainte-Marie ), pendant trente années de séjour parmi les Indiens dans l'intérieur de l'Amérique du Nord. Mis en ordre par Edwin James, éditeur d'une Relation de l'expédition du major Long., de Pittsburgh, aux montagnes Rocheuses.

↑ Manners and customs of several indian tribes located west of the Mississipi ; including some account of the soil, climate and vegetable productions, and the indian materia medica : to which is prefixed the history of the author's life during a résidence of several years among them. By John D. Hunter. Philadelphie, 1823.

Mœurs et coutumes de plusieurs tribus indiennes qui vivent à l'ouest du Mississipi ; renfermant quelques détails sur le sol, le climat, les productions végétales et la médecine des Indiens ; précédées de l'histoire de la vie de l'auteur pendant une résidence de plusieurs années parmi ces tribus.

Une traduction allemande de la relation de Hunter a été publiée à Dresde, en 1824, par W.-A. Lindau.

↑ Reviewer, faiseur de revue. Cette désignation, qui n'a pas encore d'équivalent en français, s'applique surtout, dans la langue des deux Angleterres, aux auteurs de la partie critique des revues.

## CHAPITRE I.

Souvenirs de la première enfance de Tanner. — Kentucky. — Caverne d'Elk-Horn. — Blancs attaqués par les Shawnees. — Indien scalpé par un blanc. — Souvenirs d'école. — Navigation sur l'Ohio. — Cincinnati. — Big-Miami. — Premiers travaux d'une ferme américaine. — Enfant enlevé par les Indiens. — Menaces de mort. — Marche pénible. — Combat. — Nouveau danger de mort. — Village shawneese. — Traiteurs européens. — Détroit. — Femme blanche. — Saugenong.

Le premier événement de ma vie, que je me rappelle distinctement, est la mort de ma mère. J'avais deux ans, et plusieurs circonstances de cette perte firent sur moi une impression si forte qu'elles sont présentes encore à mon souvenir ; je ne retrouve pas dans ma mémoire le nom du lieu que nous habitions ; on m'a dit que c'était au bord de la rivière de Kentucky, fort loin de l'Ohio.

John Tanner, mon père, émigrant de Virginie, avait été ministre évangélique. Peu de temps après la mort de ma mère, il alla s'établir en un lieu nommé *Elk-Horn* (1). Là était une caverne ; je la visitais souvent avec lui ; nous portions deux chandelles ; l'une était allumée en entrant, et nous marchions en avant jusqu'à ce qu'elle fût consumée ; alors nous retournions sur nos pas, et la seconde n'était pas encore entièrement brûlée lorsque nous regagnions l'entrée de la caverne.

Elk-Horn était quelquefois attaqué par des partis d'Indiens Shawnees (2) qui tuaient les blancs et massacraient ou enlevaient les troupeaux et les chevaux. Une nuit, mon oncle paternel, accompagné de quelques autres hommes, s'approcha du camp de ces Indiens jusqu'à portée de fusil ; il en tua un dont il rapporta la chevelure, tout le reste s'élança dans la rivière et parvint à s'échapper.

Pendant notre séjour à Elk-Horn, survint un événement à l'influence duquel j'ai attribué la plupart des malheurs de ma vie. Mon père, partant un matin pour un village assez éloigné, recommanda expressément, à ce qu'il paraît, à mes sœurs Agathe et Lucy de m'envoyer à l'école. Elles n'y songèrent que dans l'après-midi ; le temps était devenu pluvieux, et j'insistai pour rester à la maison. Le soir, à son retour, mon père, apprenant que je n'étais pas allé à l'école de toute la journée, m'envoya chercher moi-même une poignée de petits roseaux et me fustigea beaucoup plus sévèrement que je ne croyais l'avoir mérité. Je gardai rancune à mes sœurs pour avoir fait peser toute la faute sur moi, tandis qu'elles ne m'avaient rien dit dans la matinée. Depuis ce jour, la maison paternelle me fut moins chère ; je pensais et disais souvent : je voudrais aller vivre avec les Indiens...

Je ne sais combien de temps dura notre résidence à Elk-Horn. Quand nous en partîmes, deux jours de marche avec des chevaux et des *wagons* nous conduisirent à l'Ohio ; là mon père se procura trois bateaux plats où l'on voyait plusieurs trous de balles et des traces de sang ; c'était celui de quelques hommes tués par les Indiens. Dans l'un des bateaux, nous embarquâmes les chevaux et les bêtes à cornes ; dans le second, les lits et les bagages ; dans le troisième, quelques nègres. Les deux premiers furent attachés ensemble ; l'autre suivait ; nous descendîmes l'Ohio, et

deux ou trois jours suffirent pour atteindre Cincinnati.

Devant cette ville, le premier bateau vint à sombrer au milieu de la rivière ; mon père, s'en apercevant, s'élança au milieu des bestiaux et coupa leurs traits ; ils gagnèrent tous la terre à la nage du côté du Kentucky. Les habitants de Cincinnati arrivaient à notre aide ; mon père n'eut qu'à les remercier.

En un jour, nous descendîmes de Cincinnati à l'embouchure du Big-Miami ; c'était sur l'autre rive que nous devions former un établissement ; là étaient un peu de terre défrichée et une ou deux cabanes de bois, abandonnées à cause des Indiens. Mon père releva les cabanes et les entourra d'une forte palissade. C'était au commencement du printemps ; les premiers travaux eurent pour objet de préparer un champ à recevoir du grain. Dix jours à peine après notre arrivée, mon père nous dit un matin qu'au mouvement des chevaux il voyait que des Indiens rodaient dans les bois. John, ajouta-t-il, vous ne sortirez pas aujourd'hui de la maison... ; puis, après avoir recommandé à ma belle-mère de ne laisser sortir aucun des enfans, il alla dans les champs semer du grain avec les nègres et mon frère aîné.

Trois petits enfans, sans me compter, étaient restés à la maison avec ma belle-mère : pour me retenir plus sûrement, elle me confia le plus jeune, âgé seulement de quelques mois ; mais je ne tardai pas à m'ennuyer et je me mis à pincer mon petit frère pour le faire crier. Ma belle-mère me dit alors de le prendre dans mes bras et de le promener dans la maison ; j'obéis, sans cesser de le pincer ; enfin, elle le reprit pour l'allaiter. Je saisis l'occasion et m'échappai dans l'enceinte de la palissade, d'où je gagnai rapidement une petite porte qui donnait sur la plaine. A peu de distance de la maison, et tout près du champ, s'élevait un noyer sous lequel j'allais souvent ramasser des noix de l'année précédente ; pour y parvenir sans être aperçu de mon père ou de ses ouvriers, il me fallut prendre quelques précautions. Je crois voir encore mon père au moment où je me cachai derrière l'arbre. Au milieu du champ, son fusil à la main, il faisait bonne garde contre les Indiens, tandis que les autres hommes travaillaient ; je me disais en moi-même : Je voudrais bien voir ces Indiens. Déjà mon chapeau de paille était à moitié plein de noix, lorsque j'entendis un bruissement ; je me retournai, c'étaient les Indiens. Un vieillard et un jeune homme me saisirent et m'entraînèrent ; l'un d'eux prit mon chapeau, jeta les noix et le plaça sur ma tête. Je n'ai aucun souvenir de ce qui se passa ensuite pendant assez long-temps ; je m'étais sans doute évanoui, car je ne criais pas. Enfin, je me trouvai sous un grand arbre qui devait être fort loin de la maison ; je ne vis plus le vieillard ; j'étais entre le jeune homme et un autre Indien trapu et très petit. J'avais probablement fait résistance ou irrité cet homme de quelque autre manière, car il m'entraîna à l'écart, prit son tomahawk et me fit signe de lever les yeux. Je compris parfaitement à ses gestes et à l'expression de ses traits qu'il me disait de regarder le ciel pour la dernière fois, parce qu'il allait me tuer. J'obéis, mais le jeune Indien qui m'avait enlevé retint le tomahawk déjà suspendu sur ma tête. Une vive altercation s'éleva entre ces deux hommes ; mon protecteur poussa un cri, plusieurs voix répondirent et je vis accourir en toute hâte le vieillard et quatre autres Indiens. Le vieux chef parut adresser quelques paroles sévères à celui qui m'avait menacé, puis il me reprit par une main et le jeune homme par l'autre, et ils me traînèrent entre eux, tandis que l'Indien devenu pour moi un objet de terreur marchait en arrière. Je les retardais dans leur retraite, et je crus voir qu'ils craignaient d'être atteints ; plusieurs d'entre eux veillaient à quelque distance de nous.

Il y avait près d'un mille de la maison de mon père à l'endroit où ils me firent entrer dans un canot d'écorces d'hickory (3), caché parmi les broussailles au bord de la rivière. Ils y sautèrent tous sept, traversèrent sur-le-champ l'Ohio et vinrent débarquer sur la rive gauche du Big-Miami, près de son embouchure. Là, le canot fut abandonné, et les pagaies plantées de manière à pouvoir être aperçues de la rivière. A peu de distance dans les bois, ils avaient caché des couvertures et

des provisions ; ils m'offrirent un peu de venaison boucanée et de la graisse d'ours, mais je ne pouvais manger. On découvrait très distinctement la maison de mon père ; ils se mirent à la regarder et tournèrent les yeux sur moi en riant : je n'ai jamais su ce qu'ils disaient.

Leur repas terminé, ils commencèrent à remonter le Miami en me traînant comme auparavant, et ils m'ôtèrent mes souliers qui leur semblaient gêner la rapidité de ma marche. Quoique me voyant étroitement surveillé, je n'avais pas perdu tout espoir de m'enfuir ; pendant qu'ils m'entraînaient, je cherchais, à leur insu, à remarquer des objets qui pussent me servir d'indices dans mon retour ; j'appuyais aussi sur les longues herbes et sur la terre molle pour y laisser l'empreinte de mes pas. C'était pendant leur sommeil que j'espérais m'échapper. A la nuit tombante, le vieillard et le jeune homme me serrèrent entre eux si étroitement, que la même couverture nous enveloppait tous trois. Ma fatigue était telle que je m'endormis sur-le-champ, et le lendemain, quand je me réveillai au lever du soleil, déjà les Indiens étaient debout et prêts à reprendre leur marche. Nous cheminâmes ainsi pendant près de quatre jours, les Indiens me donnant à peine à manger, et moi espérant toujours de m'enfuir ; mais chaque nuit le sommeil s'emparait entièrement de moi. Mes pieds nus étaient tout blessés et très enflés ; le vieillard s'en apercevant en tira beaucoup d'épines et d'éclats de bois, puis il me donna une paire de *moccasins* (4) qui me soulagea un peu.

Le plus ordinairement, je marchais entre le vieillard et le jeune homme, et souvent ils me faisaient courir jusqu'à extinction de forces ; pendant plusieurs journées, je ne mangeai rien ou presque rien : vers le quatrième jour, après avoir quitté l'Ohio, nous rencontrâmes une grande rivière qui se jette, je crois, dans le Miami. Elle était large et si profonde que je ne pouvais la traverser ; le vieillard me prit sur ses épaules et me passa sur l'autre bord ; l'eau s'élevait jusqu'à ses aisselles ; je reconnus que je ne pourrais pas repasser seul cette rivière, et tout espoir d'une fuite prochaine m'abandonna. Je me mis aussitôt à gravir le bord et à courir dans les bois, où, à peu de distance, je fis lever une dinde sauvage : son nid était plein d'œufs ; je les pris dans mon mouchoir et retournai vers la rivière. Les Indiens rirent en me voyant, me prirent les œufs et allumèrent du feu pour les faire cuire dans une petite chaudière (5). J'avais bien faim et je veillais sur ces préparatifs de repas, lorsque le vieillard accourut de l'endroit où nous étions débarqués ; il prit aussitôt la chaudière et jeta sur le brasier l'eau et les œufs en adressant, à voix basse et d'un ton précipité, quelques mots au jeune homme. Je pensai que l'on nous poursuivait, et j'ai su dans la suite que je ne m'étais pas trompé ; il est probable que quelques uns de mes amis étaient alors à ma recherche sur l'autre bord de la rivière. Les Indiens ramassèrent les œufs en toute hâte et se dispersèrent dans les bois, deux d'entre eux m'entraînant de toute la vitesse de mes jambes.

Un ou deux jours après, nous rencontrâmes un parti de vingt à trente Indiens, marchant vers les établissemens européens ; le vieillard leur parla long-temps : j'ai appris plus tard que c'étaient des guerriers shawnees. Instruits par nous que des blancs nous poursuivaient sur les bords de Miami, ils marchèrent à leur rencontre. Un combat sérieux s'ensuivit et le nombre des morts fut grand de part et d'autre.

Notre marche à travers les bois était ennuyeuse et pénible ; dix jours environ après cette entrevue, nous arrivâmes aux bords du *Maumee*. Sans perdre de temps, les Indiens parcoururent les bois et examinèrent les arbres en s'appelant et se répondant. Un hickory fut bientôt choisi et abattu ; son écorce enlevée fournit un canot (6) où nous entrâmes tous, et nous suivîmes le courant jusqu'à un grand village de Shawnees, à l'embouchure d'une rivière. Comme nous débarquions, un grand nombre d'Indiens accoururent ; une jeune femme s'élança sur moi en criant et me frappa à la tête ; plusieurs de ses amis avaient été tués par les blancs. Beaucoup de Shawnees paraissaient vouloir me mettre à mort ; mais le vieillard et le jeune homme réussirent à les en dissuader. Je voyais bien que j'étais souvent l'objet de leur conversation, mais je

n'entendais pas ce qui se disait ; le vieillard savait quelques mots anglais ; il m'ordonnait quelquefois, dans cette langue, d'apporter de l'eau, de faire du feu, ou de lui rendre d'autres petits services qu'il commençait à exiger de moi.

Deux jours se passèrent dans ce village et nous remontâmes en canot ; à peu de distance, les Indiens s'arrêtèrent près d'un comptoir où trois ou quatre traiteurs savaient parler anglais. Ces hommes s'entretinrent beaucoup avec moi et me dirent qu'ils désiraient me racheter pour me rendre à mes amis ; mais le vieillard ne voulant pas consentir à se séparer de moi, les marchands m'assurèrent que je devais être content d'aller avec les Indiens et de devenir le fils du vieillard à la place d'un enfant qu'il avait perdu. Ils me promirent en même temps que dans dix jours ils iraient au village me rendre la liberté. Pendant tout notre séjour je fus traité par eux avec bonté, et ils me donnèrent abondamment à manger, ce que n'avaient pas fait les Indiens ; quand il fallut les quitter, je me mis à crier pour la première fois depuis mon enlèvement, mais leur promesse de venir dans dix jours me consola. Peu après notre départ, nous entrâmes dans le lac, et la nuit, les Indiens ne s'arrêtèrent pas pour camper. Au point du jour, ils poussèrent un cri ; quelques lumières parurent sur le rivage, et aussitôt un canot vint prendre trois de nos compagnons.

Je ne me souviens guère de ce qui se passa depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à Détroit (7). D'abord nous payâmes au milieu de la rivière jusqu'en face du centre de la ville, puis nous nous approchâmes du bord, où je vis une femme blanche s'entretenir quelques instans avec les Indiens, mais je ne compris rien à leur conversation. Plusieurs blancs se tenaient aussi sur le rivage ; j'entendis leurs paroles sans en comprendre un seul mot ; ils parlaient sans doute français. Après peu de minutes d'entretien avec la femme, les Indiens poussèrent au large et s'éloignèrent de la ville.

Vers le milieu de la journée, nous descendîmes dans les bois et tirâmes le canot à terre ; les Indiens découvrirent un grand arbre creux, ouvert d'un côté, où ils serrèrent leurs couvertures, leur petite chaudière et divers autres objets. Ils m'y firent ensuite entrer à quatre pattes, et bouchèrent l'ouverture ; je les entendis quelques minutes, puis tout devint calme, et le silence dura long-temps ; si je n'avais déjà renoncé à tout espoir de m'enfuir, il m'aurait bientôt fallu reconnaître l'impossibilité de sortir de ma prison.

Au bout de quelques heures, j'entendis soulever les pièces de bois qui me tenaient enfermé ; le jour allait paraître. J'aperçus à travers l'obscurité une grande jument, gris de fer, et deux petits chevaux bais, amenés par les Indiens ; ils me firent monter sur l'un, placèrent leurs bagages sur les deux autres, et chacun de nos hommes montant à cheval tour à tour, nous voyageâmes rapidement ; trois jours, au plus, nous conduisirent à Saugenong. Là, deux Indiens nous quittèrent encore ; c'était le village du vieillard et du jeune homme ; au lieu de se rendre en droite ligne chez eux, ils laissèrent leurs chevaux et empruntèrent un canot qui nous déposa devant la maison du vieillard, espèce de cabane construite en bois, comme plusieurs de celles du Kentucky. Une vieille femme accourut aussitôt vers nous ; le vieillard lui dit quelques mots, et elle se mit à pousser des cris en m'embrassant, me serrant dans ses bras et m'entraînant vers la cabane.

(1) Littéralement, *bois d'élan*. (page 2)

(2) Shawanees de Cooper, de Bell et de John Hunter. (p. 2)

(3) *Hickory* est le nom de la plupart des noyers particuliers à l'Amérique, qui forment un genre à part, désigné par quelques botanistes sous le nom scientifique de *carya*. Mais ce nom s'applique à plusieurs arbres fort différens, suivant les épithètes qu'on y joint. Parmi les variétés, on distingue surtout le blanc et le rouge. Les feuilles ont une senteur agréable ; les noix sont estimées : les sauvages, dit Lawson, en faisaient une grande consommation ; les troupeaux s'en nourrissent. — Le nom d'*hickory* est un terme purement américain, qui n'a pas de synonyme en français ; M. de Chateaubriand le cite plusieurs fois dans les Natchez. Toutes les variétés d'hickorys sont d'un bois dur, compacte et très difficile à rompre, mais qui, coupé et exposé à l'air, n'a guère de durée. Les Indiens, et après eux la populace américaine, faisant allusion à ces qualités, ont surnommé le général Jackson *le vieil Hickory*. (p. 8)

(4) Ce terme américain, consacré à une espèce particulière de chaussure à peu près analogue à des brodequins, est trop connu pour avoir besoin de commentaire. (p. 10)

(5) Ceux qui sont à portée des factoreries anglaises ont des vaisseaux de cuivre pour leur cuisine. — M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*. (p. 11)

(6) Les canots d'écorce de bouleau sont le chef-d'œuvre de l'art des sauvages. Rien n'est plus joli et plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses et l'on va partout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de deux, de quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse.... Le fond du canot est d'une ou deux pièces d'écorce, ausquelles on en cout d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans et en dehors, de manière qu'il paraît être d'une seule pièce. Comme l'écorce qui en fait le fond n'a guère au delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on le fortifie endedans par des clisses de bois de cèdre extrêmement minces, qui sont posées de long... Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur inconvénient ; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, et s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner ... ; ils sont d'ailleurs très fragiles.

Le père Lafitau, *Mœurs des sauvages américains, comparées avec celles des premiers temps*, t. 2, p. 214

La grandeur de ces canots varie de 10 pieds jusqu'à 28... Les plus grands peuvent contenir aisément 14 hommes ; mais pour l'ordinaire, quand on veut s'en servir pour transporter des vivres ou des marchandises, trois hommes suffisent pour les gouverner... Les canots sont sûrs, et ne tournent jamais quand ils sont d'écorce de *bouleau*, laquelle se lève ordinairement en hiver avec de l'eau chaude. Les plus gros arbres sont les meilleurs pour faire de grands canots, quoique souvent une seule écorce ne suffise pas. Le fond est pourtant d'une seule pièce, auquel les sauvages savent coudre si artistement les bords avec des racines, que le canot paroît d'une seule écorce. Ils sont garnis ou de clisses ou de varangues d'un bois de cèdre presque aussi léger que le liège. Les clisses ont l'épaisseur d'un écu, l'écorce celle de deux, et les varangues celle de trois. Outre cela, il règne à droit et à gauche, d'un bout du canot à l'autre, deux maîtres ou préceintes, dans lesquels sont enchâssées les pointes de varangues, et où les huit barres qui le lient et le traversent sont attachées. Ces bâtimens ont vingt pouces de profondeur... ; s'ils sont commodes par leur légèreté et par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avouer qu'ils sont, en récompense, bien incommodes par leur fragilité ; car, pour peu qu'ils touchent sur le caillou ou sur le sable, les crevasses de l'écorce s'entr'ouvrent... ; chaque jour, il y a quelque nouvelle crevasse ou quelque



couture à gommer. Toutes les nuits, on est obligé de les décharger à flot, et de les porter à terre, où on les attache à des piquets, de peur que le vent ne les emporte ; car ils pèsent si que deux hommes les portent à leur aise sur l'épaule, chacun par un bout.

Le baron de la Hontan, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, t. i, p. 33.

Ces canots, dit plus loin le même voyageur, ne valent rien du tout pour la navigation des lacs, où les vagues les engloutiraient si l'on ne gagnait terre lorsque le vent s'élève.

Un grand nombre d'écrivains ont décrit les canots d'écorce : M. de Chateaubriand en parle plusieurs fois dans les Natchez et dans le *Voyage en Amérique* ; M. Isidore Lebrun les mentionne, avec quelques détails, à la page 332 de son *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, et le père Charlevoix leur consacre une longue description dans la douzième lettre de son journal. (p. 12)

(7) Petite ville dans le comté de Wayne, sur la rivière du même nom, qui porte les eaux du lac Huron et du lac Saint-Clair dans le lac Érié. Elle est située sur la rive droite ; c'est le côté des États-Unis. La rive opposée est canadienne, c'est à dire anglaise.

La population du détroit, restée française, malgré les vicissitudes politiques qu'elle a éprouvées, conserve nos usages dans le Michigan. Cet état est nouveau de 1803, et c'est de 1620 que date l'établissement du détroit... Cédé avec tout le Canada à l'Angleterre, il en fut démembré vingt ans après... La coutume de Paris n'a cessé d'y être en vigueur qu'en 1810. Comme les Français du détroit conservent religieusement les marques de leur origine, des habitants instruits du Bas-Canada leur portent une affection de nationalité. La ville du détroit se compose de 270 maisons habitées par 1550 individus. Mais les fermes riantes, de 4 arpens de front sur 80 de longueur, serrées les unes contre les autres le long de la rivière, contiennent une plus forte population. Is. Lebrun, *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, p. 212.

On nous montra sur la rive gauche du fleuve une longue file de maisons en bois peint, de construction élégante et neuve, et entièrement semblables aux édifices de toutes les petites villes d'Amérique. C'était la ville de détroit : on ignore si elle tient son nom du fleuve, ou si le fleuve lui doit le sien ; elle fut fondée jadis par les Français canadiens, au temps où la France était puissante dans les deux mondes.

G. de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage en Amérique*, t 2, p. 56. (p. 14)



## CHAPITRE II.

Adoption. — Manito-o-Geezhik. — Kish-kau-ko. — Le faucon. — La loutre. — Les totems. — Semailles indiennes. — Chasse à l'affût. — Coup de tomahawk. — Camp de chasse. — Pêche au harpon. — Mauvais traitemens. — Expédition contre les blancs. — Scènes d'ivrognerie. — Mackinac. — Net-no-kwa, la femme chef. — Traite d'un enfant blanc. — Taw-ga-weninne, le chasseur. — Intérieur d'une famille d'Ottawwaws.

Le lendemain, je fus conduit près d'un petit enclos, entouré de piquets, des deux côtés duquel s'étendait un espace de terrain vide et uni. Là, tous les Indiens s'assirent ; la famille et les amis du vieillard d'un côté, les étrangers de l'autre ; les amis avaient apporté des présens, du sucre, du blé, diverses espèces de grains, du tabac, et d'autres choses encore. Bientôt les Indiens qui m'avaient amené se mirent à danser, me traînant avec eux autour du petit enclos ; leur danse était vive et gaie, à peu près comme celle de l'escalpe. De temps en temps, l'on m'offrait quelques uns des présens apportés ; mais, lorsque le tour de la danse me ramenait de l'autre côté, on m'arrachait tout ce qui m'avait été donné. Nous passâmes ainsi une grande partie du jour, jusqu'à ce que les présens fussent épuisés ; alors chacun s'en alla chez soi.

Je venais d'être adopté par la famille du vieux Manito-o-Geezhik. Il avait perdu, peu de temps auparavant, le plus jeune de ses fils, et sa femme lui avait dit qu'elle ne pourrait plus vivre s'il ne lui ramenait pas son enfant : c'était lui demander un jeune prisonnier pour l'adopter. Manito-o-Geezhik, avec son fils aîné, Kish-kau-ko, et deux autres hommes de sa nation, demeurant au lac Huron, s'était aussitôt mis en marche, uniquement pour la satisfaire. Vers la partie supérieure du lac Érié, trois jeunes hommes, de ses parens, s'étaient joints à lui, et ils avaient marché tous sept vers les établissemens de l'Ohio. La veille de mon enlèvement, les Indiens, parvenus à l'embouchure du Big-Miami, avaient passé l'Ohio et s'étaient cachés en vue de la maison de mon père. Plusieurs fois, dans la matinée, le vieillard avait eu beaucoup de peine à contenir l'ardeur des jeunes guerriers, qui, impatients de ne point voir paraître d'enfant, voulaient faire feu sur les ouvriers. J'ai déjà raconté toutes les circonstances de mon enlèvement, jusqu'à la cérémonie de mon adoption sur la tombe même du jeune fils de Manito-o-Geezhik. Ma nouvelle famille me donna le nom de Shaw-shaw-wa-ne-ba-se (le faucon), et je fus ainsi appelé pendant tout le temps que je passai parmi les sauvages. Ma mère indienne se nommait Ne-keek-wos-ke-cheem-e-kwa (la loutre); cet animal était son *totem* (8).

Le printemps commençait à peine à notre arrivée à Saugenong ; je me rappelle que les feuilles étaient petites encore et que les Indiens semailles leurs grains. Moitié par signes, moitié par le peu de mots anglais que savait Manito-o-Geezhik, il me fut enjoint de les aider dans leurs travaux ; les semailles terminées, tous les Indiens quittèrent le village pour aller chasser et boucaner la venaison.

Arrivés dans leurs cantons de chasse, ils choisirent un quartier où les daims abondaient, et là, ils se mirent à élever une sorte de longue palissade de branches vertes et de petits arbres. Quand une partie de cette construction fut achevée, on me montra comment il fallait ôter les feuilles et les petites branches sèches du côté où les Indiens devaient se mettre à l'affût ; les jeunes femmes et les enfans m'aidaient quelquefois dans ce travail ; souvent aussi on me laissait